

M. Bressolles se trouvait seul au logis.

Maurice n'ayant rien de particulier à lui dire, et jugeant avec raison sa présence à l'hôtel inutile en l'absence de la mère et de la fille, quitta l'ex-architecte après une insignifiante conversation de quelques minutes, en annonçant qu'il ne tarderait pas à revenir, et se dirigea de son pied léger vers la rue de Rennes.

Arrivé à la maison qu'habitait le juge d'instruction, il entra chez le concierge.

—Que désire monsieur ? lui demanda ce dernier.

—Je viens prendre des nouvelles de M. Albert de Gibray...

Monsieur est probablement des amis de M. Albert de Gibray... Monsieur désire-t-il monter ?...

—Non... Je sais que M. de Gibray le père est à cette heure au Palais de Justice et je craindrais d'être indiscret en allant voir son fils que je trouverais seul...

—M. Albert n'est pas seul... répliqua le concierge.

—Une garde-malade, sans doute, veille auprès de lui...

—Ce n'est pas une garde-malade, monsieur, c'est un jeune homme très riche, un grand personnage russe, qui tient compagnie à son ami M. Albert, et ne le quitte pour ainsi dire ni jour ni nuit...

—Monsieur Albert serait-il plus souffrant ?

—Ah ! monsieur, il me serait bien difficile de vous répondre catégoriquement.

—Pourquoi ?

—Parce que les domestiques nous parle à peine, à ma femme et à moi... M. Paul de Gibray est toujours triste... Bien entendu on n'ose pas lui adresser une question... Mais mon idée à moi est que M. Albert aurait bien du mal à s'en tirer.

—Pauvre jeune homme ! fit Maurice d'un ton élégiaque, puis il ajouta : Cependant il me semble que par les domestiques vous pourriez savoir...

—Rien du tout... ou du moins pas grand-chose. Quand on leur demande des nouvelles, ils lèvent les yeux au ciel et secouent la tête, ce qui me paraît très mauvais signe...

—Le médecin, naturellement, vient toujours ?

—Toujours et souvent deux fois... ce qui prouve bien que ça ne va pas mieux... Si ça allait mieux, le médecin ne ferait pas tant de visites.

Maurice en savait assez.

Des renseignements vagues qu'il venait de recevoir il croyait pouvoir conclure qu'Albert était toujours très malade, sinon dans un état tout à fait désespéré.

Le comte Yvan devait donc forcément se contenter de promettre à Marie la guérison prochaine de celui qu'elle aimait, en lui demandant de rompre, ou du moins de retarder son mariage avec un autre.

Ceci n'inquiétait nullement Maurice.

Il avait l'absolue conviction que rien au monde ne pouvait retarder son mariage.

—Décidément, dit-il au concierge, je ne monterai pas aujourd'hui, mais vous avez sans doute un registre sur lequel je puis inscrire mon nom ?

—Oui, monsieur, le voilà...

Le concierge ajouta, en présentant au jeune homme un livre tout ouvert :

—Et voici une plume et de l'encre.

Maurice prit la plume, et au-dessous d'une foule de signatures traça d'une écriture illisible un nom qui n'était pas le sien.

Ceci fait, il salua le concierge et sortit de la loge.

—Evidemment, je m'effrayais à tort... se dit-il... Mais il ne faut pas moins mettre ces gens-là dans l'impossibilité de me nuire... j'aurai l'esprit plus tranquille ensuite...

Il retourna à l'hôtel Bressolles, où la mère et la fille venaient de rentrer et où on le retint à dîner.

Marie, moins pâle que de coutume et en quelque sorte plus vivante, se montra singulièrement gracieuse avec Maurice.

—Ma parole d'honneur, pensa le fils d'Aimée Joubert, je crois que la petite commence à me prendre au sérieux, et que loin de retarder le mariage elle le hâterait volontiers...

Vers dix heures, il quitta l'hôtel Bressolles pour se rendre rue de Suresne.

Lartigues et Verdier étaient dans le jardin du petit hôtel.

Il les y rejoignit et tout d'abord des cris joyeux partant de l'enclos voisin agacèrent ses oreilles, tandis que les lueurs de lanternes multicolores suspendues aux branches des arbres du pensionnat frappèrent ses yeux.

—(Que se passe-t-il donc de l'autre côté du mur ? demanda-t-il.

Lartigues répondit :

—Il se passe qu'il nous sera complètement impossible d'agir la nuit prochaine contre Simone... C'est aujourd'hui la fête de Mme Dubief... Il y a représentation théâtrale, concert, souper... et après le souper on dansera... Bref, on sera sur pied très tard... On dormira mal, par suite de l'agitation, et nous devons remettre à demain la partie...

Eh bien ! demain, nous ferons coup double... dit Maurice

—Coup double ? répétèrent les deux hommes.

—Oui... Simone et le comte Yvan.

—Vous avez trouvé le moyen d'attirer le comte dans un piège ?...

—Oui.

—Quel est ce moyen ?

—Le voici... Prêtez-moi toute votre attention, mon cher abbé...

—Elle vous est d'avance acquise... répondit Verdier en souriant.

—Vous possédez, rue Béranger et sur le Boulevard du Temple, un double appartement qui va nous être très utile...

—Utile ?... à quoi ?

—C'est chez vous que nous allons attirer le comte. Verdier eut un haut-le-corps.

—Pour le supprimer ? demanda-t-il.

—Parfaitement.

—Mais c'est de la folie pure !! Dans cette maison pleine de monde et dans ce quartier populeux il suffira d'un cri pour amener la foule...

—Soyez certain que la chose se fera sans cris, sans bruit, tout à fait à la muette... Je vous ai entendu affirmer d'ailleurs que votre appartement était sourd, qu'on n'entendait rien au dehors de ce qui se passait à l'intérieur... Laissez-moi maintenant, s'il vous plaît, vous expliquer quel est mon plan...

Du côté du boulevard du Temple, l'appartement du deuxième étage, loué par vous sous le nom M. Marchais, communique par un mécanisme ingénieux avec l'appartement que vous occupez au troisième étage, dans un autre corps de logis, sous le nom de M. Martin.

Le mécanisme ingénieux, inventé et exécuté par vous va rendre très facile la mise en œuvre du plan que j'ai conçu...

A cette heure, où il est convenu, qu'après la suppression de Simone et de Marie et la remise en vos mains de l'héritage d'Armand Dharville vous quitterez la France pour n'y revenir jamais, il doit vous être parfaitement égal qu'un beau jour, lorsque vous serez loin, on trouve dans le logis abandonné par un certain Marchais, inconnu de tout le monde, le cadavre du comte Yvan.

—En effet, répondit Verdier, je n'en aurai pas le moindre souci quand je serai parti...

—Continuez, fit Lartigues, ce début promet beaucoup et m'intéresse vivement.

Maurice poursuivit :

—Nous donnons rendez-vous au comte Yvan chez ce bon bourgeois Marchais, boulevard du Temple, No 41, dans une maison bien tenue et bien habitée... Toute défiance est impossible...

Le comte arrive.

Un honorable Hollandais, le capitaine Van Broecke, se trouve par hasard chez son ami Marchais et reçoit le Russe...

Après quelques minutes d'un entretien dont je n'ai pas besoin de vous indiquer la nature, et surtout la conclusion, le capitaine Van Broecke ferme toutes les portes intérieurement à double tour, pousse les verrous, se place dans l'ascenseur et remonte chez M. Martin, d'où il descend très tranquillement par le

grand escalier pour revenir ici, chez lui. Que vous semble de cela ?

—C'est très praticable, dit Lartigues.

—Je le nie ! répliqua Verdier. Songez que nous ne sommes pas encore au moment de notre départ, et que d'ici là vous supprimez mes allées et mes venues, vous rendez impossibles mes travestissements ; bref, en cas d'une surprise, qu'il faut sans cesse prévoir, vous m'ôtez toute ressource, tout moyen de fuite.

—Ce n'est pas sérieux ! fit Maurice. Je vous laisse libre comme autrefois. Le capitaine Van Broecke n'aura qu'à ne point pousser les verrous, et vous passerez quand il vous plaira.

—Avec un cadavre sous les yeux !... Ça sera gai.

—Ne vous attardez pas à des bagatelles sans importance ! dit le jeune homme en riant.

—Sans importance ! Grand merci ! Je voudrais vous y voir.

—Eh ! mon cher, un cadavre est la chose du monde la moins encombrante, et rien n'est plus facile que de s'en débarrasser quand il paraît gênant... On en fait trois tronçons qu'on emballe dans trois caisses bien garnies de plomb et de fer blanc et qu'on expédie vers un pays quelconque. Vous enverrez le comte Yvan en Russie pour le rapatrier... Ce sera drôle, et c'est une chose qui se fait tous les jours, avec un succès soutenu, vous le savez aussi bien que moi... Jeudi, pendant qu'à l'hôtel Bressolles je signerai mon contrat de mariage, vous pourrez, tout à votre aise, vous acquitter de cette petite besogne... Soyez homme, que diable !! Quand il y a des millions en jeu ce n'est pas le cadavre d'un ennemi qui doit faire peur !!

XLIX

—Maurice a raison, dit Lartigues, tout est disposé chez toi pour rendre possible et facile ce qu'il nous propose... ne t'inquiète de rien... je m'arrangerai de façon à faire disparaître le corps.

Bien, répliqua Verdier, j'accepte. Mais quel moyen emploierez-vous, je vous prie, pour attirer au no 41 du boulevard du Temple, sans éveiller ses soupçons, le comte Yvan Kourawieff, chez un M. Marchais dont il n'a jamais entendu prononcer le nom...

—C'est vrai, murmura Lartigues. Voilà le point essentiel. Quelle sera l'amorce de la souricière ?

—Une lettre ! répondit Maurice. Une lettre bien simple.

—Songez, s'écria Verdier, qu'une lettre peut tomber entre les mains d'un tiers qui, ne voyant pas reparaitre le Russe, retrouvera facilement sa piste.

—Non, car le comte gardera la lettre sur lui, j'en suis certain.

—Expliquez-vous.

—Je vais n'expliquer en écrivant.

Le fils d'Aimée Joubert s'assit devant le bureau du capitaine Van Broecke, prit une feuille de papier et, d'une écriture fine et allongée qui semblait à première vue une écriture de femme, traça les lignes suivantes :

Monsieur le comte,

Soyez assez bon pour vous rendre, ce soir mardi à onze heures précises, chez M. Marchais, boulevard du Temple, numéro 41.

Si j'ose me permettre de vous indiquer ce rendez-vous, c'est qu'il s'agit du bonheur de M. Albert et de Mlle Marie.

J'ai des nouvelles pressantes à vous communiquer, je ne puis le faire que de vive voix, et des circonstances indépendantes de ma volonté ne permettent pas que mon entrevue ait lieu chez M. Gabriel Servet, comme la dernière.

Agrérez, monsieur le comte, l'assurance de mon respect.

SIMONE.

La lettre était terminée.

Maurice la tendit à Verdier.

—Voici, dit-il, ce qui doit infailliblement vous livrer le comte sans défiance et sans défense.

Verdier prit la feuille de papier et lut à haute voix.

—Très bien ! s'écria Lartigues. Remarquablement ingénieux ! La lettre du comte Yvan trouvée dans la chambre de Simone, donne à Simone le droit d'écrire ainsi... Il n'y a d'ailleurs rien d'in vraisemblable à ce qu'elle ait à parler au comte, de Marie Bressolles et d'Albert de Gibray.